

# De Jean-Charles à Mustafa

Elle est entrée dans la classe timidement. Comme si elle craignait d'y être aspirée à nouveau, comme si, ce faisant, elle risquait de redevenir la petite écolière qu'elle avait été jadis. Mais elle voulait simplement savoir si son fils Mustafa parlait en classe. Si son français était correct. Si les séances d'orthophoniste servaient à quelque chose. J'étais bien embarrassée car à toutes ces questions il me fallait objectivement répondre par la négative. Mustafa ne parle pas en classe. Jamais spontanément et de façon très laconique quand on lui adresse la parole. Alors pour ne pas l'alarmer, je lui ai dit que c'était normal pour un enfant né en Turquie. Dans un sursaut où se mêlaient la surprise, l'étonnement et un zeste de mécontentement, elle m'a appris qu'il était né en France, enfant de la troisième génération.

Bon. Pas facile. Il confond en effet encore et toujours les genres des noms, se sert d'un vocabulaire limité à la portion congrue, lit, pourtant au CM2, en déchiffrant péniblement et ne saisit que de façon très vague et souvent erronée le sens des écrits étudiés en classe. Il propose peu de texte libres et toujours sur le thème des matchs de football qu'il commente à la manière d'un journaliste de télé : « Tir à Kevin qui dribble et choute... But ! ». Je pense aux effets cumulés du brouillage identitaire et du repli communautariste dont on entend parfois dire qu'il semble toucher particulièrement les ressortissants de la culture turque.

Elle me demande s'il ne vaudrait pas mieux qu'elle lui parle français à la maison et sur le coup, je ne sais pas quoi lui dire. Elle ajoute que chez l'orthophoniste, il ne veut pas qu'elle assiste aux cours et se refuse à parler français devant elle.

Alors là, dé clic. Je lui demande de me parler de son comportement à la maison, de son attitude vis-à-vis d'elle, de sa sœur, de son père et j'apprends qu'il règne dans sa famille en parfait petit despote, exigeant les jeux du dernier cri, le meilleur de tout et la suite pour lui et lui seul. A la question : « Mais pourquoi cédez-vous à ses caprices ? », elle apporte une réponse de femme impuissante qui me fait halluciner :

«- Si je ne fais pas ce qu'il veut, il *chiale* !

- Et avec son père ?

- C'est pareil, il *chiale* alors il lui achète aussi tout ce qu'il veut.

- Et sa jeune sœur ?

- Oh ! elle, elle est gentille ! Pas pareille que lui. »

Je crois comprendre alors que pour lui, la langue turque, la langue maternelle est comme le véhicule, le lien et le liant tout à la fois de l'archi classique situation fusionnelle dans laquelle baignent aujourd'hui, pour leur malheur et pour le nôtre, la grande majorité des petits d'hommes qui font notre quotidien professionnel. Ce n'est pas l'emploi exclusif de cette langue au sein de la famille qui serait cause des difficultés en français de Mustafa... Au contraire. Il me revient en mémoire l'histoire de Jean-Charles, scolarisé à quatre ans en maternelle et ne sachant parler que l'alsacien – ce que souhaitaient de façon délibérée ses parents, lesquels maîtrisaient au demeurant parfaitement le français. Cet enfant passa sa première journée dans les bras de l'aide-maternelle (laquelle, à l'instar de ses collègues, n'était pas encore affublée du doux nom d'atsem !), répétant inlassablement : « Ich will Mama gehen ! » (« Je veux retourner chez ma maman ! ») Quelque trois semaines plus tard, vous n'allez pas me croire, j'en suis encore moi-même, vingt-cinq ans après, absolument estomaquée, je le répète donc, *trois semaines plus tard*, je l'entends dire à cette même aide-maternelle : « Madame Marguerite, où puis-je accrocher mon bonnet, s'il vous plaît ? » Le français, il ne l'apprit donc que tardivement et à l'école, en situation vraie et de la bouche de quelqu'un, sa maîtresse, dont une transmission correcte sans être précieuse était le métier. Il n'est pas impossible que ce petit-là ait eu des dispositions particulières, ce dont témoignerait sa situation actuelle : il est interprète trilingue ! Mais l'histoire peut s'analyser autrement et j'aime à croire que l'école, sur le plan de la maîtrise de la langue, joue son rôle.

Et Mustafa ?

Cette autre histoire est à suivre. J'ai suggéré à sa mère qu'en le laissant épuiser son caprice dans les larmes et non dans la satisfaction immédiate, son mari et elle l'aideraient sans doute bien plus à améliorer ses performances linguistiques qu'en parlant français avec lui.

Elle est repartie sceptique.

Autant que moi.